





# Les femmes entrent en Révolution

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

*La Fantasia*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix méditerranéen du premier roman.

*Le Concours de pêche*, Paris Allary éditions, 2025.

### ESSAIS

*Waterloo. Acteurs, historiens, écrivains* (dir.), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2015.

*Quatre-vingt-quinze. La Terreur en procès*, Paris, CNRS éditions, 2017 ; coll. « Biblis », 2020. Prix de thèse de l'Assemblée nationale ; prix d'histoire de la Fondation Stéphane Bern, Institut de France.

*Le Directoire. Forger la République, 1795-1799*, (dir.), Paris, CNRS éditions, 2020.

*Entre l'éternité, l'océan et la nuit. Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>* (dir.), Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2020.

*Danton et Robespierre. Le choc de la Révolution*, Paris, Passés composés, 2021 ; coll. « Alpha histoire », 2024.

*Le 14 juillet de Mirabeau. La revanche du prisonnier*, Paris, Tallandier, 2023.

*La Tentation du désespoir*, Paris, Plon, 2024.

Loris Chavanette

Les femmes entrent  
en Révolution

*5-6 octobre 1789*

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2026  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-6344-0

*À ma mère.*



Ce que nous avons pu faire à Versailles, les 5 et 6 octobre, et ce que nous avons fait depuis, prouve que nous ne sommes pas inaccessibles aux sentiments élevés et généreux.

Théroigne de Méricourt

Ce n'est pas la beauté qui agit sur la foule.  
C'est l'extraordinaire.

Edgar Quinet



## PROLOGUE

### Le retour des amazones

« Vivre inutile, c'est mourir. »

Goethe, *Iphigénie en Tauride*

Ce lundi matin de l'automne 1789, une foule de femmes venues spécialement de Paris sous une pluie battante marche sur Versailles : elles ont faim de pain, elles ont aussi soif de politique. Elles sont des milliers, entre sept et dix mille. Du jamais-vu dans l'histoire. Le lendemain, à l'aube, plusieurs se frayent un chemin dans les artères du château vers les appartements de la reine, des piques et des sabres à la main. Alertée par ses femmes de chambre et par le cliquetis des armes se rapprochant, Marie-Antoinette a tout juste le temps d'enfiler une laine avant de fuir à travers un dédale de couloirs pour se réfugier dans les appartements du roi, à moitié nue. À quelques minutes près, elle se retrouvait face à cette émeute de femmes en colère.

Les 5 et 6 octobre 1789, les femmes viennent d'entrer en Révolution spectaculairement. Le 6, vers 13 heures, Louis XVI

et Marie-Antoinette quittent le château du Roi-Soleil pour celui des Tuileries à Paris : déjà le crépuscule d'un règne.

Chassée de sa chambre par ces émeutières simplement vêtues, Marie-Antoinette confie son chagrin au lendemain de ces journées fatales à la monarchie et à sa liberté : « Jamais on ne pourra croire ce qui s'est passé dans les dernières vingt-quatre heures. On aura beau dire, rien ne sera exagéré, et au contraire, tout sera au-dessous de ce que nous avons vu et éprouvé<sup>1</sup>. » L'intime et l'exceptionnel de ces deux jours d'octobre sont le cœur de ce livre. Pour comprendre la Révolution française, il faut connaître ce tournant politique majeur et ce qu'ont vécu tous ces personnages pris dans une toile pleine de contrastes et de légendes mal refermées.

Ce moment d'octobre est avant tout une histoire de femmes. Certaines insurgées avaient annoncé leur ambition de cibler la reine : « Marie-Antoinette a dansé pour son plaisir, nous la ferons maintenant danser pour le nôtre<sup>2</sup>. » Le face-à-face entre la reine de France et les dames de la halle a bien eu lieu. D'évidence, les femmes jouent les premiers rôles et sont, l'espace de quelques jours, l'avant-garde de la Révolution. Jules Michelet, le plus romantique de nos historiens, ne s'y est pas trompé : en 1854, juste après la parution de sa monumentale histoire de la Révolution, il en extrait ses meilleurs portraits de femmes pour offrir, sous le titre *Les Femmes de la Révolution*, une fresque saisissante de ces héroïnes ayant participé au torrent d'événements de l'année 1789 : « La révolution du 6 octobre, nécessaire, naturelle et légitime, s'il en fut jamais, toute spontanée, imprévue, vraiment populaire, appartient surtout aux femmes, comme celle du 14 juillet aux hommes. Les hommes ont pris la Bastille, et les femmes ont pris le Roi<sup>3</sup>. » Interdites de politique, ces femmes d'octobre ne se sentent pas pour autant exonérées de Révolution. Il faut les faire sortir du

tombeau où les hommes ont voulu les enfermer en les ignorant ou en les caricaturant.

De nombreuses femmes avaient déjà participé aux prémices de la Révolution, ainsi de la journée des Tuiles à Grenoble en 1788 et de l'incendie de la manufacture Réveillon fin avril 1789. Plusieurs furent tuées au cours de cette dernière émeute, et une nommée Marie-Jeanne Trumeau a été pendue pour avoir pillé et mis le feu à la manufacture<sup>4</sup>. Durant l'insurrection parisienne de juillet, elles ont déparé les rues pour dresser des barricades, certaines participant à la prise de la Bastille, l'une d'entre elles étant blessée au combat et héroïsée en recevant un brevet de Vainqueur de la Bastille. Il faut être aveugle pour ne pas déceler leur présence dans chacun des épisodes de la Révolution. Jules Michelet les perçoit d'ailleurs encore plus radicales que les hommes dans les moments de fureur et d'action, notamment dans les scènes sanglantes : « Elles ne se résignaient pas, elles avaient des enfants. Elles erraient, comme des lionnes. En toute émeute, elles étaient les plus âpres, les plus furieuses ; elles poussaient des cris frénétiques, faisaient honte aux hommes de leurs lenteurs<sup>5</sup>. » En ce sens, elles révèlent dans les moments de crise la nature de leur courage.

Pourtant, c'est en octobre qu'elles s'érigent en ferment d'une Révolution ne cessant d'avancer. Après les événements du 14 Juillet, le roi avait fini par faire des concessions en retirant ses troupes, en rappelant Necker et en se mettant dans la main de l'Assemblée désormais reconnue nationale, constituante, issue du peuple souverain. Cependant, Louis XVI oppose toujours une résistance à la dynamique révolutionnaire par son inertie même. L'abolition des privilèges et la Déclaration des droits de l'homme, adoptées dans la foulée de la prise de la Bastille, demeurent lettre morte tant que le monarque n'appose pas son sceau royal sur les décrets : la Révolution se trouve

dès lors comme statufiée et empêchée par les silences du roi. Les députés ne peuvent pas forcer Louis XVI à ratifier leur grand œuvre. C'est une époque de transition, tout se fait dans le désordre et dans l'incertitude du lendemain. Le blocage dure.

Aussi les femmes de Paris vont jouer le rôle de *deus ex machina* de la Révolution en panne, ce personnage extérieur aux événements surgissant sur la scène du théâtre politique. Classiquement, le *deus ex machina* jaillit à l'aide d'une machine et d'en haut, tandis que les femmes révolutionnaires viendront d'en bas, c'est-à-dire du peuple dont elles se font le porte-étendard. C'est aussi nouveau qu'inattendu. L'automne 1789 annonce-t-il une nouvelle saison pour la Révolution ?

À compter d'octobre, les femmes ne sont plus seulement censées rester dans les coulisses : elles aussi sont capables de faire l'histoire. C'est donc par l'insurrection armée qu'elles entrent en politique. Parties six cents de l'hôtel de ville de Paris, elles sont un peu moins de dix mille en arrivant à Versailles<sup>6</sup>. Un tel mouvement est inédit. Mineures incapables sous l'Ancien Régime, certaines lettrées languissent après de nouveaux droits – même s'il ne s'agit pas encore pour elles de devenir les égales des hommes. Pour la convocation des États généraux, aucune femme n'est éligible, même si certaines d'entre elles ont eu le droit de voter exceptionnellement : en théorie, ce sont les religieuses et celles qui sont propriétaires d'un fief, c'est-à-dire d'une terre noble dans cette France encore féodale. Pourtant, dans la paroisse de Chevanceaux en Aquitaine, les femmes du tiers ont voté à l'égal des hommes<sup>7</sup>. De telles initiatives sont isolées.

Sous l'Antiquité, il ne faisait déjà pas bon naître femme. Leurs libertés sont réduites à néant. Pour les Grecs, le terme « Athénienne » (*athènaia*) n'existe pas puisque seuls les hommes sont citoyens. On donne donc aux femmes le nom de leur province d'origine, comme pour les animaux et les céramiques<sup>8</sup>.

Elles sont assignées à résidence dans les gynécées, incapables de choisir leur époux, d'hériter ou de posséder. Leur vie dépend de la bonne volonté de leur père puis de celle de leur mari. Pour Périclès, les femmes idéales sont celles se conduisant « de telle sorte que les hommes parlent [d'elles] le moins possible<sup>9</sup> ». Les femmes spartiates adoptent une certaine liberté de mœurs et peuvent hériter, ce qui indigne l'Athénien Aristote qui voit là une menace pour la paix sociale et pour la morale<sup>10</sup>.

Leur statut n'est pas meilleur à Rome puisque les descendants de Romulus leur déniaient pareillement toute espèce d'individualisation et sacrifient des femmes à leurs dieux. Leur sort antique pourrait être résumé par ce constat d'Euripide : « La vie d'un homme seul est plus précieuse que celle d'un grand nombre de femmes. » Dans la littérature, celles-ci donnent généralement leur vie pour les hommes : Iphigénie accepte d'être sacrifiée pour son père, Alceste pour son mari et Antigone pour son frère. Les comédies leur réservent un meilleur traitement puisque chez Aristophane les femmes font de la politique, prennent d'assaut l'Acropole, revendiquent la virilité civique, se constituent en assemblée, votent des décrets, mais tout cela est pour faire rire<sup>11</sup>. D'ailleurs, seuls les hommes peuvent être comédiens.

L'Église continue à considérer les femmes comme l'« *imbecillitas sexus* », personnes dangereuses et corruptrices par la chair et par la pensée. Il faut attendre le xvii<sup>e</sup> siècle et le théâtre de Racine pour que les hommes daignent leur accorder une place centrale tant le tragédien les grandit et les magnifie : là elles sont capables d'une élévation d'âme forçant l'admiration des hommes.

Dans l'aristocratie du xviii<sup>e</sup> siècle, elles règnent par leur bel esprit et leur culture dans les salons et à la Cour, en femmes de lettres et protectrices des artistes et philosophes de leur temps. Annette Rosa résume la souveraineté des femmes

au XVIII<sup>e</sup> siècle en parlant de « siècle féministe », l'anachronisme étant assumé<sup>12</sup>. Emmanuel de Waresquiel souligne le « règne » des femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle, citant l'artiste peintre Élisabeth Vigée Le Brun en modèle d'indépendance<sup>13</sup>. C'est l'époque de la naissance de la vie privée et de l'épanouissement de la créativité féminine, en même temps que la mode du libertinage tel qu'on le découvre sous la plume de Choderlos de Laclos dans ses *Liaisons dangereuses*<sup>14</sup>.

Mais comment ne pas voir qu'excepté dans les milieux aristocratiques, les femmes cultivées ont des aspirations aussi hautes que leur mal intérieur est violent ? Une vie bornée, compartimentée, sous astreinte, n'est pas de leur goût. Lucile Duplessis, future Mme Desmoulins, s'épanche dans son journal sur son triste sort, une année seulement avant l'éclatement de la Révolution :

Que les mois, que les jours me paraissent longs, quel triste sort que celui de la femme, combien a-t-on à souffrir ! L'esclavage, la tyrannie, voilà son partage ; ils veulent seulement qu'on les adore, je crois qu'il suffirait qu'on leur dressât des autels et prosternées devant eux l'encensoir à la main leur demander le pardon des maux qu'ils nous font souffrir. À les entendre nous sommes des êtres célestes ! rien n'est égal à nous ! Ah ! qu'ils nous divinisent moins et qu'ils nous laissent libres<sup>15</sup> !

La jeune fille souffre de cette existence sociale quadrillée qui la condamne à rester infantilisée et dépendante toute sa vie durant. Le prince de Ligne confie que les femmes sont bien malheureuses car obligées « à plaire, à plaire et à plaire », même si, ajoute-t-il, elles sont bien « dédommagées des peines de l'enfantement, et des soucis du ménage, par la disposition continuelle, où elles sont, à prendre et recevoir le plaisir »<sup>16</sup>. Quant à Rousseau, il n'est pas moderne sur ce point et justifie

leur condition d'infériorité sociale par les principes du naturalisme : en tant que reproductrice, la femme serait gouvernée par son utérus, ce terme étant à l'origine du mot « hystérisme ». Ainsi, sous la plume de Rousseau, Émile a droit à l'éducation mais Sophie en est privée étant donné qu'elle n'a besoin que de savoir faire des enfants, ce qui ne s'apprend pas. À la veille de la Révolution, les femmes sont influentes dans les cercles du pouvoir, à la Cour, mais la philosophie d'un siècle pourtant éclairé ne leur a pas accordé l'usage plein et entier de la raison. L'humanisme demeure masculin, même si Olympe de Gouges s'illustre dans ce registre<sup>17</sup>.

Leur statut inférieur prive les femmes de droits civils et politiques, les mettant dans la dépendance du père puis de l'époux. Michelle Perrot en conclut que la femme n'a pas d'existence sociale propre et qu'elle est définie par les liens qui l'attachent à un homme<sup>18</sup>. Il est impossible aux femmes de disposer de leur patrimoine, d'être avocates, magistrates, médecins, d'accéder aux fonctions publiques, de faire des opérations financières, de rédiger seules un testament ni même de témoigner en justice. Le mari décide de tout, et elles sont comme asservies, mais sans travailler. En l'absence de dot, une femme est bonne pour le couvent. Elles sont tenues à l'écart des collèges du royaume. Celles de l'aristocratie peuvent se cultiver par leurs propres moyens et finalement s'élever dans les cercles du pouvoir, mais pour l'écrasante majorité des femmes les portes de la connaissance et de l'indépendance leur sont closes. Leur avocate autoproclamée Olympe de Gouges fait ce constat amer en 1789 en s'adressant directement à celles de son sexe : « Sans doute en ce moment vous gémissiez de ne pouvoir faire que des vœux pour le bonheur de la France. Tandis que vos pères, vos époux, vos frères s'occupent de la régénération de cet Empire, vous désireriez de pouvoir les seconder dans ce grand œuvre<sup>19</sup>. » Inférieures en droits, les femmes le seront-elles

dans les actes au moment où tout est mis sens dessus dessous par la Révolution ? Avant de mourir, se seront-elles montrées utiles à la régénération de cette fin de siècle ? La réponse est dans la révolution d'octobre.

S'inspirant des systèmes politiques antiques, la Révolution accorde une place ambiguë aux femmes. De celle enfermée dans la sphère domestique ou de l'amazone mythologique, guerrière, brave, brandissant le glaive, réduisant les hommes au travail de la laine et à de simples géniteurs, quelle femme enfantera la Révolution ? En 1789, pour la première fois depuis plus de deux mille ans, on entend à nouveau parler des amazones.

La décennie révolutionnaire révèle des talents féminins, Manon Roland et Olympe de Gouges s'illustrent en littérature politique dans la lignée de la Pompadour et de Mme du Deffand<sup>20</sup>. Louise de Keralio écrit aussi dans le journal qu'elle a créé, lequel retrace les principaux événements de la Révolution. On peut songer en outre à ces figures féminines se mêlant aux masses insurgées, souvent un sabre à la main, le verbe querelleur comme l'actrice et militante Claire Lacombe. L'histoire a surtout retenu les « tricoteuses » sanguinaires se pressant au Tribunal révolutionnaire ou près de l'échafaud, mais certaines sont engagées dans les combats de rue sans participer aux débordements de la Terreur. On peut songer à la jeune et belle Théroigne de Méricourt dont le cas est singulier : jouant au garçon manqué, présente autour du château de Versailles en octobre 1789 et partie à l'assaut du palais des Tuileries en août 1792, elle tient un salon parisien des plus en vue où se côtoient les députés et orateurs de clubs, et où elle diffuse un idéal d'égalité entre les sexes.

De même, les femmes du peuple, paysannes et vendeuses au marché, ont souvent joué un rôle majeur dans les révoltes frumentaires avant 1789, comme dans le cas de la guerre des

farines. Mais il s'agit d'un autre type d'engagement à compter des journées d'octobre puisqu'aux revendications sociales se joignent des mobiles hautement politiques, ce que la marche des Parisiennes sur Versailles, entraînant les hommes à leur suite, signifie de prime abord.

Pour faire le récit de ces journées, il faudra suivre à la trace les protagonistes de ce drame interrogeant la condition des femmes en cette fin de siècle : le pinceau de l'histoire à la main, nous ferons le portrait de Marie-Antoinette au tournant de son destin ; aussi de ces aventurières cultivées et indépendantes, désireuses de libertés et d'égalité pour leur sexe ; enfin et surtout des dames de la halle, ces marcheuses de la première heure, dont l'image n'a cessé d'être trouble depuis deux siècles et auxquelles il s'agit de redonner des couleurs pour les voir sous leur vrai visage. Hier comme aujourd'hui, chacun d'entre nous, selon sa sensibilité politique ou philosophique, peut trouver parmi ces trois types féminins ses héroïnes propres. Marie-Antoinette est la reine des royalistes, Olympe de Gouges, Manon Roland et Théroigne de Méricourt sont les figures du républicanisme. Quant aux poissardes de Paris, elles sont devenues la voix des démocrates. Toutes peuvent incarner, chacune à leur manière, les valeurs du féminisme. Avec les événements d'octobre, le temps où on qualifiait les femmes de sexe « timide »<sup>21</sup> ou « faible » est révolu.

En suivant le parcours et les émotions des femmes de 1789 durant les premiers jours d'octobre, le contraste paraît frappant entre d'un côté les femmes célèbres de cette époque, Marie-Antoinette et Théroigne de Méricourt, revendiquant un désir de liberté personnelle, l'aspiration à être des individus aussi autonomes et indépendants que possible et, à l'autre extrémité, les femmes anonymes mêlées dans la foule ayant fait la marche de Paris à Versailles, les pieds dans la boue, ces Parisiennes travaillant sur les marchés et incarnant la figure collective

du peuple. Toutes ces femmes, aussi différentes soient-elles, les lettrées comme les fruitières, se retrouvent face à face les 5 et 6 octobre à Versailles, ces événements ayant joué non seulement le rôle de tournant pour le pays, mais aussi pour elles-mêmes dans leur destin propre.

Pour la première fois, les femmes de Paris montent comme groupe sur la scène politique<sup>22</sup>. Dominique Godineau insiste sur « la première intervention d'une foule féminine », même si elle refuse encore de parler de « conscience féminine clairement développée »<sup>23</sup>. Néanmoins, c'est en octobre qu'elles sont devenues productrices d'histoire en « mettant en acte le principe de la souveraineté populaire<sup>24</sup> ». En deux jours à peine, elles jouent le rôle moteur, enfantant les événements au lieu de se mettre à leur traîne. Il y a de l'irruption dans ces journées révolutionnaires, forme de coup d'État symbolique dans ce monde mené par les hommes<sup>25</sup>.

L'histoire générale des femmes au temps de la Révolution a déjà été faite, souvent par les femmes<sup>26</sup>. Le XIX<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle les historiennes sont rares, aborde le sujet des femmes de la Révolution<sup>27</sup>. Et dès 1900, Léopold Lacour n'hésite pas à inscrire les figures de Théroigne de Méricourt, Olympe de Gouges et Claire Lacombe dans « les origines du féminisme<sup>28</sup> ». Quant aux frères Goncourt, leur biographie de Marie-Antoinette (1858) a la saveur de leur époque, comme cette scène le montre : la reine vient de parler avec le cœur aux Poissardes d'octobre entrées dans son palais, et l'instant d'après « touchées, ces femmes s'approprient et rentrent dans leur sexe<sup>29</sup> ». Ainsi les femmes ne sauraient se mettre en colère sans sortir de « leur sexe » ; toute révolte de leur part serait contre-nature. Ces histoires restent lacunaires, enfermées dans les préjugés de leur temps, même si elles comblent tout de même un vide mémoriel.

La nôtre retrace le moment de bascule que sont les premières journées d'octobre. Il s'agit sans doute de l'un des événements sur lesquels nous possédons le plus de témoignages pour la simple raison qu'une vaste enquête criminelle est diligentée, un an après, afin de définir avec précision les faits et les responsabilités de chacun et de chacune. Des centaines de personnes sont auditionnées, dont des dizaines de femmes, ce qui nous permet de pénétrer à l'intérieur du cortège parti de Paris ou des appartements du château. Les premières dépositions au tribunal du Châtelet sont éditées sous la Révolution, mais ce n'est pas le cas de toute la deuxième partie. Je l'ai retrouvée aux Archives nationales : s'y trouvent les témoignages d'acteurs et d'actrices capitaux de ces événements, dont La Fayette, les gardes, les marchandes, les députés, les femmes introduites auprès de Louis XVI au palais, tous signant au bas leur témoignage et entrant ainsi dans l'histoire. C'est une des plus grandes enquêtes judiciaires qui se dévoile sous nos yeux. La reine elle-même a diligenté sa propre enquête en récoltant par dizaines les lettres de ses gardes du corps chargés de la défense du château, des récits majeurs puisqu'ils ont vu deux de leurs camarades lynchés par la foule. Ces lettres ont été découvertes dans le coffre-fort de la reine caché dans sa chambre au palais des Tuileries, faisant un curieux pendant à l'armoire de Louis XVI qui révéla ses moindres secrets. Là encore, ces lettres n'ont été publiées que partiellement, et j'ai pu les consulter aux Archives : on y découvre heure par heure ce qu'ont vécu les gardes du corps s'étant battu l'épée à la main contre la foule des assiégeants.

De même, tous ceux ayant vécu au plus près les péripéties ont pris la plume pour raconter ce qu'ils ont vu. Le député de Grenoble Jean-Joseph Mounier, qui a lui-même conduit un groupe de femmes auprès de Louis XVI le 5 au soir, a fait plusieurs récits des journées d'octobre, tout comme La Fayette,

Necker, le comte de Saint-Priest, Bailly, plusieurs insurgés, hommes comme femmes, ayant pris d'assaut le château, de même que de nombreux membres de la Cour, l'entourage féminin de Marie-Antoinette, ou Germaine de Staël présente elle aussi. S'ajoutent les lettres échangées dans la chaleur des événements, dont celles de Barnave et de la reine, ainsi que les rapports des ambassadeurs étrangers et les journaux intimes de plusieurs députés ; la presse et les pamphlets enfin.

Ces nombreuses sources permettent de donner la parole aux femmes, d'avoir leur perception de la crise que les révoltées, aventurières et dames de la Cour ont vécu très différemment. La femme de lettres et promotrice des droits des femmes Olympe de Gouges désapprouve le sang versé et le fait de s'en prendre à la reine sur laquelle elle ne tarit pas d'éloges<sup>30</sup>. De même, le regard masculin sur le rôle joué par les femmes met en lumière la persistance de leurs représentations et préjugés. Certains s'écœurent de cette intrusion sur le théâtre politique, jugeant que les Parisiennes sont l'incarnation maudite de la populace, « la véritable image des bacchantes<sup>31</sup> », s'indigne l'ambassadeur de Saxe, tandis que d'autres sont admiratifs et reconnaissants, voyant en elles le peuple souverain à l'œuvre.

Cette histoire des femmes d'octobre compte parmi les plus belles et tragiques de la Révolution française. On a surtout retenu la marque de ses acteurs, et Alphonse Aulard balaie en trois mots la marche ayant contraint le roi à venir à Paris, comme si le mouvement des femmes n'avait pas de consistance politique, mais seulement des conséquences politiques<sup>32</sup>. Les actrices ont longtemps été laissées sur le bas-côté. Pourtant elles ne manquent pas d'ardeur civique. Jules Michelet leur prête une énergie toute révolutionnaire : « Les hommes étaient des lâches, elles voulaient leur montrer ce que c'était que le courage<sup>33</sup>... » Pour Michelet, la Révolution était femme.

Quant à l'auteur d'un pamphlet paru au lendemain de ces journées de fièvre, intitulé *Les Héroïnes de Paris*, il acte ce que la Révolution doit aux citoyennes ayant ramené le roi et la reine dans la capitale : « Nous pouvons nous flatter que voilà notre *liberté* raffermie ; elle en avait besoin, elle ne devait plus durer qu'un moment, elle était ruinée de toutes parts... Et ce sont les femmes qui nous l'ont rendue ! De quelle gloire immortelle elles viennent de s'environner<sup>34</sup> ! » Les Parisiennes ont débloqué une crise politique majeure, en même temps qu'elles inaugurent le symbole de la femme combattante pour la défense d'une certaine idée de la liberté et de l'égalité.

Le soir du 5 octobre, ce ne sont pas les députés de l'Assemblée nationale mais des femmes issues du peuple qui ont fini par arracher le royal contreseing aux deux décrets constitutionnels, sans doute les plus importants de notre histoire moderne : l'abolition des privilèges et la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Cette victoire est la leur et elles la revendiquent. Ainsi, le soir du 6 octobre, lorsque le couple royal descend du carrosse et pose le pied sur le pavé parisien à l'Hôtel de Ville, nombreuses sont à cheval et le sabre à la main, ce qui fait dire à un témoin que c'était là « une si singulière cavalcade<sup>35</sup> ». On leur décerne des médailles au lendemain de leur marche sur Versailles.

Néanmoins, elles sont traînées dans la fange par la presse royaliste, on leur intente un procès en 1790 pour leur rôle d'octobre, certaines sont même jetées en prison pour cela, et les jacobins leur refusent les droits essentiels, tout comme Napoléon, et nombreuses montent sur l'échafaud avec des vexations inouïes. Les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle présentent généralement les femmes d'octobre comme des Furies assouvissant leur haine, des « amazones inconséquentes<sup>36</sup> », leur action dans les journées d'octobre étant assimilée à un massacre commis par des « femmes débraillées, vulgaires, et cruelles, figurantes

d'une Révolution folle de mots et de mort<sup>37</sup> ». Diderot avait peint ainsi leur dangerosité : « Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique. L'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle ; les autres sont malades. Ô femmes, vous êtes des enfants bien extraordinaires<sup>38</sup> ! » Si le sang a effectivement été versé à Versailles le 6 octobre, c'est leur faute exclusivement, assure-t-on, afin de démontrer que les femmes, êtres dangereux et infantiles, ne doivent pas se mêler de politique et qu'il est préférable qu'elles restent au foyer. Il faut interroger ces représentations en nous demandant qui sont réellement ces femmes d'octobre et surtout ce qu'elles ont fait.

Au moment où la France de 1789 assiste à la chute du trône, elle voit ces amazones d'un genre nouveau devenir les éphémères reines de la Révolution. Après la prise de la Bastille éclate, les 5 et 6 octobre, une seconde révolution populaire qu'Edmund Burke appelle, dès 1790, « la plus importante de toutes, [...] un changement dans les sentiments de l'âme, dans les mœurs et dans les opinions les plus importantes<sup>39</sup> ». C'est d'ailleurs à la suite de ces journées, en imaginant l'humiliation que souffrirent le roi et la reine dans leur carrosse prenant la route de Paris le 6 octobre, que l'homme politique anglais décide d'écrire ses fameuses *Réflexions sur la Révolution de France*, moins pour raconter le changement de régime politique que l'entrée dans une nouvelle société, et même dans une ère nouvelle.

Ce livre est donc aussi un essai de compréhension de la rupture politique créée par les journées d'octobre, véritable bascule de la Révolution à partir du moment où la famille royale et l'Assemblée nationale finissent par s'installer à Paris. C'est le début de la pression exercée sur les institutions par les sections et les clubs populaires, dont le plus célèbre est la société politique des jacobins. La révolution d'octobre peut

même être vue comme une ligne de fracture puisque, pendant le mouvement populaire, toutes les institutions ont été assaillies et prises d'assaut : pas seulement le château de Versailles, mais aussi la Commune de Paris à l'Hôtel de Ville, l'Assemblée nationale, les corps de garde de la milice bourgeoise et les prisons parisiennes. C'est la fin annoncée de la Révolution modérée par le haut, au profit de celle par le bas, ce qui déclenche un empilement de crises politiques sur le point de se transformer en nouvelle crise de régime. Ceux et celles qui ont opéré ce transvasement du pouvoir à Paris n'avaient pas un programme précis à mettre à exécution, mais il n'empêche qu'ils ont enclenché un nouveau processus révolutionnaire, et même une accélération de l'histoire, permettant de dire qu'il y a un avant et un après les journées d'octobre. La Révolution est condamnée à se radicaliser avec cette nouvelle dynamique et l'on peut même concevoir la fuite avortée de Varennes de juin 1791, catastrophique en soi, dans le prolongement du moment d'octobre, quand le roi a déjà voulu fuir et en a été empêché. Moins connue et célébrée que la prise de la Bastille de juillet, la prise du château de Versailles d'octobre est pourtant plus importante au regard de ses conséquences.

Se souvenant de ces journées à l'issue desquelles le roi et la reine sont plongés dans un malheur sans pareil, au point que l'on peut qualifier l'installation de la famille royale à Paris de « la fin du règne de ce monarque », Pasquier écrit : « Il semblait que, dans l'espace de dix jours, dix années se fussent écoulées sur leurs têtes<sup>40</sup>. » Ces dix jours dont parle Pasquier, depuis le banquet des gardes du 1<sup>er</sup> octobre jusqu'à l'installation de la famille royale aux Tuileries, de même que ces vingt-quatre heures de la vie d'une reine qu'évoque Marie-Antoinette, le cœur serré de sanglots en arrivant à Paris le soir du 6 octobre, constituent la trame temporelle de ces journées historiques

## LES FEMMES ENTRENT EN RÉVOLUTION

vécues comme une tragédie macabre par un camp, et telle une épopée héroïque par l'autre.

Il faut s'efforcer de déceler l'écho à nous parvenu de cette révolte citoyenne faisant dire à Mirabeau : « Tant que les femmes ne s'en mêlent pas, il n'y a pas de véritable révolution<sup>41</sup>. »

## PARTIE I

# REBELLES

### Les femmes à la conquête de la politique

« On suppose les femmes généralement calmes : mais les femmes sentent comme les hommes ; elles ont besoin d'exercer leurs facultés et, comme à leurs frères, il leur faut un champ pour leurs efforts. De même que les hommes, elles souffrent d'une contrainte trop sévère, d'une immobilité trop absolue. C'est de l'aveuglement à leurs frères plus heureux de déclarer qu'elles doivent se borner à faire des poudings, à tricoter des bas, à jouer du piano et à broder des sacs. »

Charlotte Brontë, *Jane Eyre*



Le 3 octobre 1789, Paris apprenait la nouvelle dans la presse : deux jours plus tôt, au château de Versailles, les soldats du roi ont participé à une « orgie » au cours de laquelle les meilleurs vins, les mets les plus fins, les insultes les plus outrancières ont été servis contre la nation. La cocarde nationale aurait même été foulée aux pieds, colporte-t-on dans les rues en train de s'embraser.

Ce qui n'était au départ qu'un repas servi à des militaires, dans le cadre grandiose du théâtre royal du château allait devenir le déclencheur de l'un des plus grands bouleversements de l'histoire de France. Il y a des fêtes qui tournent mal, l'histoire ayant son ivresse à elle. Le banquet, dit des gardes du corps du roi, du 1<sup>er</sup> octobre 1789, est l'un de ces faits divers princiers ayant causé un scandale aux conséquences si multiples que ceux ayant vécu cet événement aussi banal n'ont pu imaginer un seul instant que la terre allait se soulever à cause d'eux. C'est le cas du soldat anonyme, ivre, insultant la nation tricolore, excité par les rires de ses amis, et qui se rend compte trop tard qu'il a déclenché l'ire de forces incommensurablement plus grandes que lui.

## NOTES

### Notes du prologue, p. 11

1. Lettre au comte Mercy-Argenteau du 10 octobre 1789, dans *Lettres de Marie-Antoinette. Recueil des lettres authentiques de la reine*, t. 2, Paris, 1896, p. 148.
2. *Procédure du Châtelet*, Archives nationales (Arch. nat.), BB/3/222, déposition de Montmorin, n° 182.
3. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, t. 1, vol. 1, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2007, p. 279-280.
4. Christine Le Bozec, *Les Femmes et la Révolution*, Paris, Passés composés, 2019, p. 65
5. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, t. 1, vol. 1, *op. cit.*, p. 182.
6. Chiffre donné par Kerstin Michalik et repris par Dominique Godineau dans *Les Femmes et la Révolution française. Actes du colloque international 12-13-14 avril 1989*, t. 1, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1989, p. 46.
7. Annette Rosa, *Citoyennes. Les femmes et la Révolution française*, Paris, Messidor, 1988, p. 64.
8. Michel Humbert, *Institutions politiques et sociales de l'Antiquité*, Paris, Dalloz, 2014 (11<sup>e</sup> éd.), p. 8.
9. Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, p. 160.
10. Les femmes spartiates possèdent près de 40 % des terres de Laconie au IV<sup>e</sup> siècle. Nicolas Richer, *Sparte*, Paris, Perrin, 2018.
11. Ces œuvres d'Aristophane s'appellent *Lysistrata* (413), *Thesmophories* (411), *L'Assemblée des femmes* (392).
12. Annette Rosa, *Citoyennes*, *op. cit.*, p. 45-61. Pour approfondir : Christine Fauré, « La naissance d'un anachronisme : "le féminisme pendant la Révolution française" », *Annales historiques de la Révolution française*, 344, 2006, p. 193-195. Sur la souveraineté mentionnée, songeons ne serait-ce qu'à la Pompadour ou encore au portrait du « beau sexe » qu'Emmanuel de Waresquiel a dessiné dans sa biographie de Mme du Barry : *Jeanne du Barry. Une ambition au féminin (1745-1793)*, Paris, Tallandier, 2023.

## NOTES DES PAGES 16 À 22

13. Emmanuel de Waresquiel, *Juger la reine. 14, 15, 16 octobre 1793*, Paris, Tallandier, 2016, p. 176-178.
14. Olivier Blanc, *Les Libertines. Plaisir et liberté au temps des Lumières*, Paris, Perrin, 1997.
15. Citée dans Annette Rosa, *Citoyennes*, *op. cit.*, p. 19.
16. *Mémoires du prince de Ligne*, t. 5, Paris, 1860, p. 217 et 243.
17. Olivier Blanc, *Marie-Olympe de Gouges : une humaniste à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, R. Viénet, 2003.
18. Michelle Perrot et Georges Duby, *Histoire des femmes en Occident*, t. 3, Paris, Perrin, Tempus, 2002.
19. Olympe de Gouges, *Action héroïque d'une Française, ou La France sauvée par les femmes*, Paris, 1789.
20. Cécile Berly, *Elles écrivent. Les plus belles lettres de femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Passés composés, 2024 ; Ead., *Trois femmes*, Paris, Passés composés, 2020.
21. Expression de Barrère citée dans Anne Soprani, *La Révolution et les Femmes de 1789 à 1796*, Paris, MA Éditions, 1988, p. 28.
22. Christine Le Bozec, *Les Femmes et la Révolution*, *op. cit.*, p. 66.
23. Dominique Godineau, *Citoyennes tricoteuses. Les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française*, Aix-en-Provence, Alinea, 1988, p. 111.
24. Dominique Godineau dans *Les Femmes et la Révolution française*, « Rapport introductif », t. 1, *op. cit.*, p. 46.
25. Jacques Guilhaumou et Martine Lapiéd évoquent la « naissance de l'image de l'héroïne révolutionnaire avec ses connotations positives et négatives ». Voir *Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, PUF, 1987, p. 142.
26. Le bicentenaire de la Révolution notamment fut l'occasion de nombreuses publications sur le sujet. Voir les travaux de Dominique Godineau, Anne Soprani, Annette Rosa, *Citoyennes*, *op. cit.* ; et le colloque de Toulouse : *Les Femmes et la Révolution française*, *op. cit.* Aussi Élisabeth Roudinesco, *Théroigne de Méricourt. Une femme mélancolique sous la Révolution*, Paris, Seuil, 1988 (rééd. Albin Michel, 2010, avec une préface d'Élisabeth Badinter) ; Olivier Blanc, *Olympe de Gouges. Des droits de la femme à la guillotine*, Paris, Tallandier, 2014.
27. E. Lairtullier qui publie *Les Femmes célèbres de 1789 à 1795 et leur influence dans la Révolution*, en 1840, et Marcellin Pellet, une étude biographique sur Théroigne de Méricourt, en 1886.
28. Léopold Lacour, *Trois femmes de la Révolution*, Paris, Plon, 1900.
29. Edmond et Jules de Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette*, Paris, Firmin-Didot, 1858, p. 302.
30. Olympe de Gouges, *Départ de M. Necker et de Mme de Gouges, ou Les adieux de Mme de Gouges aux François et à M. Necker*, Paris, 1790, p. 10.
31. Rapport du comte de Salmour, du 9 octobre, ministre plénipotentiaire de Saxe, dans les *Nouvelles archives des missions*, t. 8, publiées dans *Les Correspondances des agents diplomatiques étrangers en France avant la Révolution*, par Jules Flammermont, Paris, Ernest Leroux, 1898, p. 261.
32. Alphonse Aulard, *Histoire politique de la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1901, p. 58. Ailleurs, il souligne le rôle des féministes dans la Révolution et cite la marche des femmes comme participant de ce mouvement (p. 93).

NOTES DES PAGES 22 À 44

33. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, t. 1, vol. 1, *op. cit.*, p. 257.

34. Anonyme, *Les Héroïnes de Paris ou L'Entière liberté de la France, par les Femmes. Police qu'elles doivent exercer de leur propre autorité. Expulsion des charlatans, &c. &c.*, le 5 octobre 1789, p. 2.

35. Siméon Prosper Hardy, *Mes loisirs ou Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance*, manuscrit, t. 8, Paris, p. 504.

36. L'exposition « Amazones de la Révolution. Des femmes dans la tourmente de 1789 », organisée au musée Lambinet, à Versailles, à cheval entre 2016 et 2017, fut consacrée à la violence des femmes en question. Voir le catalogue dirigé par Martial Poirson.

37. Élisabeth Guibert-Sledziwski, dans Annette Rosa, *Citoyennes, op. cit.*, p. 237.

38. Denis Diderot, *Sur les femmes* (1772), dans *Œuvres complètes*, t. 7, *Romans et contes*, vol. 3, 1783, p. 432.

39. Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France*, Paris, E. Egerton, 1823, p. 144-145.

40. Étienne-Denis Pasquier, *Mémoires du chancelier*, Pasquier, t. 1, Paris, Plon, 1894, p. 56.

41. Cité dans *Les Femmes et la Révolution, 1789-1794*, présenté par Paule-Marie Duhet, Paris, Gallimard/Julliard, 1971, p. 11.